

LE RÉVOLTÉ



En tout progrès social le grand travail, et le seul difficile, c'est la destruction du passé. Nous n'avons pas à nous soucier de ce que nous mettrons à la place des ruines : la force des choses et de la vie se chargera de reconstruire.
MAURICE MAETERLINCK.

Organe anarchiste
paraissant irrégulièrement

Abonnement : 1 franc par an

ANARCHIE. — Une lumière n'en illumine pas moins le monde. Méprisez-la, niez-la, ceignez-vous de ténèbres profondes, fermez les yeux sur la clarté de l'avenir.

Une lumière n'en illumine pas moins ce monde.
JULIUS SKALL.

RÉDACTION - ADMINISTRATION : Léon de ROOS, 29, Rue Clémentine, 29, Laeken - Bruxelles.

RENAISSANCE

Que le Révolté reparaisse, seuls s'en étonneront et s'en indigneront, s'il leur plaît, ceux qui ont gardé le cuisant souvenir de son langage irrespectueux et véhément. Des circonstances firent qu'en un temps le Révolté tomba, des circonstances nouvelles veulent qu'aujourd'hui il renaisse, il n'y a là rien que de très normal. Car telle est la vitalité de l'idée anarchiste, telle est la passion de prosélytisme de ses adeptes que, même dans les conditions les plus désastreuses, l'idée veut s'affirmer, les individus veulent agir.

La chute de notre feuille, il y a un an environ, avait été cruellement ressentie par les hommes qu'écoeure le spectacle quotidien des palidories politiques. L'Émancipateur de Liège suppléait imparfaitement au défaut d'un journal local. Dans la période d'agitation relative que nous traversons, il fallait nécessairement que nous eussions à notre portée un organe combatif si réduit fût-il de format. C'est pourquoi nous avons décidé de reprendre le Révolté abandonné à une heure des plus critiques et des plus douloureuses du passé.

D'aucuns estimeront peut-être que, ce faisant, nous retournons en arrière. Erreur ! Depuis la fondation du journal, il y a cinq ans, bien des changements sont survenus à nos horizons ; les aspects sociaux se sont modifiés ; de nouveaux problèmes ont surgi, des perspectives nouvelles ont été découvertes : les masses, malgré leur ataraxie apparente, ont bougé, se sont désagrégées quelque peu et, dans ce mouvement de dissolution et d'évolution, notre place est restée marquée, immuable comme notre rôle. L'importance de la mission qui naturellement nous échoit, ne dépend pas de notre nombre ni de l'ampleur de nos moyens ; elle tient à la qualité essentielle de l'idée anarchiste telle qu'elle s'est différenciée d'âge en âge parmi l'amoncellement des préjugés, des superstitions et des dogmes. Nous n'ambitionnons pas de devenir un jour le nombre, nous ne souhaitons pas une kyrielle multitudinaire de suiveurs, nous n'espérons pas même atteindre le port de tout repos, la société idéale !

Nous allons... Où ? Des prophètes inspirés ou des métaphysiciens dont l'esprit se complait à tracer des bornes à l'évolution qui les mène, pourraient seuls le dire. Le but lointain, à peine pressenti, importe moins à nos yeux que le présent. Et le présent c'est la lutte, c'est la révolte immédiate et constante contre les forces mauvaises, contre l'autorité, contre les contraintes de toutes sortes. Le présent c'est l'affirmation de notre vouloir-vivre incœrcible.

A ce combat, à ce redressement individuel, nous convions tous les écrasés, tous les meurtris, tous les souffrants. Nous leur donnons le bénéfice de notre exemple. Nous frayons la voie dans laquelle ils devront s'engager s'ils veulent s'affranchir. Mais nous n'avons pas de recette miraculeuse pour « faire le bonheur » des individus, à leur insu et malgré eux ; nous ne disposons pas du moyen magique de sauver les prolétaires.

Aux sorciers de l'Urne, aux Hommes-Messies, aux entrepreneurs de Bonheur public, aux industriels de la sociale, aux farceurs et aux fumistes, nous laisserons le monopole de l'Illusion et du Mirage.

Désintéressés, sincères et clairvoyants dans la cohue des pharisiens, des aveugles et des profiteurs, nous disons aux opprimés qu'ils ne se libéreront que par leurs efforts personnels et constants ; nous leur disons qu'il est aussi fou de leur part d'attendre leur salut des courtisans et des maîtres que d'escompter la rédemption divine, Le Révolté s'efforcera de le leur démontrer tangiblement.

GRUPE ANARCHISTE DE BRUXELLES

AUTONOMIE NÉCESSAIRE

Les morts vont vite, dit le proverbe ; les vivants passent plus vite encore. C'est à peine si, à notre époque trépidante d'activités sans nombre où le bluff le dispute à l'action féconde, l'observateur peut saisir au passage des événements se succédant avec une rapidité foudroyante. Que reste-t-il des élections dernières, de l'ani-

mation fiévreuse qui les précéda? Un pâle souvenir; un souvenir aussi le mouvement spontané de révolte qui suivit. Aujourd'hui le calme plat est revenu, total, absolu. Les principaux artisans de la grande aventure politique, les tout premiers rôles de la tragi-comédie électorale ont déserté nos horizons; ils sont fui, qui à la mer, qui à la montagne, soigner leur courbature. Populo, éternelle poire, reste dans ses bas-fonds infernaux, face à sa misère, étroitement surveillé par des bergers qui appréhendent encore sa révolte...

Les politiciens du Parti ouvrier peuvent se flatter de s'être tirés très habilement d'un bien mauvais pas. Jamais situation ne fut plus critique que la leur, mais jamais non plus dextérité plus grande ne fut déployée pour la résoudre avantageusement. A une heure où, d'un élan irrésistible, les troupes embrigadées rompaient les cadres des organisations syndicales, les politiciens ont réussi à faire rentrer au bercail les brebis égarées, qui plus est, ils ont réalisé ce prodige de forcer les ouvriers à se démunir à leur profit de l'arme redoutable de la grève générale. C'est une victoire qui compense largement la défaite du cartel. Aussi comprenons-nous l'allégresse actuelle des chefs politiciens.

Malgré l'évidente faillite du parlementarisme, malgré la banqueroute de l'action légaliste, incapable après 20 ans d'instaurer le S. U. qu'un peu de persévérance eût sans doute extirpé en 1893 — les tenants de la politique voient leur situation consolidée, au delà de toute espérance. Ils restent maîtres absolus de la position; ils ont amené les travailleurs à abdiquer l'*action directe* — laquelle, désormais, ne servira plus que d'adjuvant au parlementarisme, bien qu'elle en soit, à proprement dire, la négation.

Il y a là, en même temps qu'un outrage à la logique des choses, un péril pour le prolétariat.

L'expérience a démontré, dans les pays d'avant-garde, que l'immixtion des éléments politiques dans les conflits économiques provoque des dérivations funestes et que la prédominance d'un parti politique sur le mouvement ouvrier est une cause constante d'avachissement et de démoralisation.

C'est qu'en effet l'intérêt d'un parti est toujours distinct de celui de la classe qu'il prétend représenter. Un parti c'est une coalition d'hommes qui veulent conquérir le Pouvoir, l'Etat, dont ils convoitent les bénéfices. Tout parti ne compte jamais — avec une masse amorphe d'adhérents, cotisants et votants, — qu'un faible état-major composé de bourgeois et de quelques prolétaires parvenus. Cet état-major, ce noyau dirigeant, cette minorité d'élite vit d'une existence propre, indépendante de la vie des masses enrégimentées. Bien que ses membres — leaders et pontifes — déclarent se soumettre au contrôle des adhérents, bien qu'ils flattent les manuels en leur laissant croire qu'ils ne sont que leurs mandataires dévoués et fidèles, l'observation et les faits démontrent que les états-majors socialistes

sont imbus d'esprit de caste, qu'ils constituent de véritables corps fermés, des embryons d'Etat, révélant e même esprit, les mêmes mœurs, la même morale, qui dominant sans les sphères gouvernementales bourgeoises. Sous couvert d'émancipation prolétarienne les chefs politiques ne poursuivent que des buts particuliers. S'ils réussissent dans leurs projets, grâce aux masses, à eux vont les réalités du pouvoir, aux prolétaires la manne illusoire des réformes qui ne réforment rien du tout. Cette duplicité foncière des partis politiques explique les intrigues incessantes, les collaborations intéressées, les marchandages, les compromissions de toutes sortes, les reniements et les trahisons successifs qui caractérisent si bien les régimes dits *démocratiques* et qui laissent le *Peuple Souverain* comme ahuri et confondu. Ce n'est pas pour des idées, pour des principes, encore moins pour l'amour du prolétariat, que les partis rivaux se livrent bataille autour de *l'assiette au beurre*: c'est pour la satisfaction des appétits et des ambitions. Le peuple qui ne s'en aperçoit pas est nécessairement dupe.

Arrivée, à force d'expérience douloureuse et de dures leçons, à un certain degré de conscience la classe ouvrière doit donc se *séparer violemment* des politiciens qui la bernent et l'abrutissent. Elle doit rejeter avec force ces créatures qui, à la faveur de l'indifférence générale, s'infiltrèrent dans les organisations syndicales pour les corrompre, les transformant vite en pépinières d'électeurs, en vraies agences politiques.

A mesure qu'ils avancent en évolution, les travailleurs sont amenés à revendiquer l'autonomie de leur action; ils entendent rester maîtres de leurs moyens, de leurs tactiques, de leurs pensées. C'est par eux-mêmes qu'ils veulent se libérer, c'est par eux-mêmes qu'ils veulent réaliser les idées et les aspirations dont ils ressentent la poussée intérieure.

Les pionniers de la Grande Internationale avaient l'intuition profonde de ce que devait être, et de ce qu'aurait dû rester, le socialisme. Ils proclamaient que *l'émancipation des travailleurs doit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes*; ils démontraient que la Révolution n'est possible que par *en-bas*, et non pas par *en-haut*, à coups de lois et de décrets qui ne peuvent jamais que sanctionner ce qui existe déjà en fait; ils donnaient à *l'action directe* toute sa valeur et à *la grève générale* son véritable sens révolutionnaire; ils affirmaient hautement que l'action économique — à l'exclusion de toute politique — est seule féconde, qu'à rien ne sert de s'escrimer contre les moulins à vent parlementaires quand il suffit de s'attaquer directement au capitalisme, au patronat, à l'Etat pour en finir avec l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme — but essentiel du mouvement socialiste.

Tôt ou tard, il faudra bien que les travailleurs belges — après leurs frères des autres pays et de France notamment — s'évadent du cercle vicieux où les enferme la politique

Tant qu'ils en seront prisonniers il n'y aura pourceux qu'inaction et avachissement.

Le jour où ils auront fait l'indispensable effort qui les libèra du joug des politiciens, il leur sera permis d'œuvrer dans une atmosphère assainie, à leur complet affranchissement.

Arrière donc la politique et vive l'action ouvrière autonome !

RHILLON.

PAROLES D'ACTUALITÉ

Dédié aux amateurs de Cartel

... *Ce fut cette partie de la classe bourgeoise qui s'était enrichie par l'achat des biens nationaux, par les fournitures de la guerre et par le maniement des fonds publics, profitant de la misère publique et de la banqueroute elle-même pour grossir leurs poches, ce furent eux, ces vertueux représentants de la morale et de l'ordre public qui furent les principaux instigateurs de la réaction. Ils furent chaudement et puissamment soutenus par la masse des boutiquiers, race éternellement malfaisante et lâche, qui trompe le peuple en détail en lui vendant des marchandises frauduleuses et qui a toute l'ignorance du peuple, sans en avoir le grand cœur, toute la vanité de l'aristocratie bourgeoise sans en avoir les poches pleines; lâche pendant la révolution, elle devient féroce pendant la réaction.* Pour elle toutes ces idées qui font palpiter le cœur des masses, les grands principes, les grands intérêts de l'humanité n'existent pas. *Elle ignore même le patriotisme et n'en connaît que la vanité ou les fanfaronnades. Aucun sentiment qui puisse l'arracher aux préoccupations mercantiles, aux misérables soucis du jour au jour. Tout le monde a vu, et les hommes de tous les partis ont confirmé que, pendant ce terrible siège de Paris, pendant que le peuple se battait et que la classe des riches préparait la trahison qui livra Paris aux Prussiens, pendant que le prolétariat généreux, les femmes et enfants du peuple étaient à demi affamés, les boutiquiers n'ont eu qu'un seul souci, celui de vendre leurs marchandises, leurs denrées, les objets les plus nécessaires à la subsistance du peuple, au plus haut prix possible.*

Les boutiquiers de toutes les villes de France ont fait la même chose. Dans les villes envahies par les Prussiens, ils ont ouvert les portes aux Prussiens; dans les villes non envahies, ils se préparaient à les ouvrir; ils paralysèrent la défense nationale et partout où ils purent, ils s'opposèrent au soulèvement et à l'armement populaires qui seuls pouvaient sauver la France. Les boutiquiers dans les villes aussi bien que les paysans dans les campagnes, constituent aujourd'hui l'armée de la réaction. Les paysans pourront et devront être convertis à la révolution, mais le boutiquier jamais.

MICHEL BAKOUNINE

(Conférence à Courtelary, mai 1871)

L'Absurdité du Suffrage Universel

Il est admis, dans les sphères dirigeantes, que les individus appartenant aux classes « inférieures » de la société ne sont pas capables de se conduire raisonnablement ni d'agir de leur propre initiative au mieux de leur intérêt.

Cette inaptitude à la vie sociale des classes pauvres, cette *incapacité politique*, justifie l'existence d'un organisme autoritaire, d'un Etat tour à tour gendarme et médiateur dont le rôle consiste précisément à imposer une certaine cohésion, une certaine harmonie, un certain *ordre* entre individus réfractaires à la libre-entente.

Corrélativement se trouve légitimée la suprématie d'une *élite* à laquelle incombent les charges de l'Etat, l'exercice du triple pouvoir législatif, exécutif et coercitif.

De qui, ou de quoi, cette élite composée d'hommes très ordinaires — on serait tenté de dire, en les voyant à l'œuvre, au-dessous de la moyenne — d'hommes faillibles entre tous et sujets à tous les écarts, à toutes les impulsivités, à toutes les suggestions ataviques de la nature humaine, tiennent-ils ce droit olympien d'imposer leurs vœux, de dicter leurs lois à l'immense majorité de leurs semblables — prérogatives immenses qui sembleraient impliquer une cérébralité omnisciente et des vertus hors pair!...

De qui? D'eux seuls, ou plutôt de la situation sociale prépondérante acquise de louche façon par les lignées d'ancêtres, de l'avantage que leur confère un état social basé sur l'anéantissement des pauvres. C'est l'évidence même.

En conséquence on aimerait entendre les castes dirigeantes proclamer bien haut leur *droit* de gouvernement sur les masses qui n'est, somme toute, que le *droit des plus forts*.

Mais, de même que les dynastes des régimes déchus arguaient de la *Sainte-Ampoule* et du *droit divin* pour soutenir un absolutisme qu'ils ne devaient qu'à la puissance du sabre, de même les Rois Fainéants des Démocraties modernes se déroberaient quand il s'agit de donner une raison valable à leur domination. Au lieu de se tourner vers le *Veau d'or* qui les investit réellement du Pouvoir, ils montrent la multitude des pauvres, des spoliés, des écrasés et ils disent: « Voilà nos mandants; voilà ceux que nous représentons; voilà ceux qui nous dispensent les plus hautes fonctions sociales. Par eux, grâce à eux et pour eux, nous gouvernons.... »

C'est donc à cet amas d'électeurs — souverains, reconnus trop ignorants et trop bêtes pour gérer eux-mêmes leurs propres affaires qu'échoit la mission grandiose de discerner, avec toute la clairvoyance nécessaire, les hommes exceptionnels qui, par l'éminence de leur caractère et de leur intelligence, se recommandent pour conduire le char de l'Etat!

C'est à cette « vile multitude » trop aveugle pour s'orienter dans la vie que les hommes de l'*élite* se rap-

portent pour opérer un choix judicieux parmi eux !

Il est juste de dire qu'en temps d'élection, tous les électeurs — les plus aveugles comme les plus sourds, les inalphabètes et les crétins aussi bien que les alcooliques et les dégénérés — tous indistinctement, sont proclamés *citoyens conscients*, parfaitement dignes, d'exercer ce haut devoir civique qui... que... etc.

De quelque côté qu'on l'envisage, et sous les angles les plus divers, le Suffrage Universel apparaît comme la plus fantastique mystification que jamais peuple ait enduré dans le cours des siècles.

Si le Suffrage Universel ne fait pas honneur aux peuples qui en sont grossièrement dupes, il atteste, du moins, non pas de l'habileté, mais de l'hypocrisie supérieure des gouvernants modernes.

MOUVEMENT OUVRIER

LE « CONTRAT COLLECTIF »

En attendant l'*arbitrage obligatoire* que les députés socialistes voudraient faire voter au parlement, le syndicalisme paix-sociale préconise les *contrats collectifs* signés d'une part par les patrons, d'autre part par les chefs des syndicats. Par le contrat collectif les « meneurs » fortifient leur situation, maintiennent les troupes dans l'inaction forcée, traitent directement avec le patronat. Le patronat n'est pas toujours disposé à traiter avec les fonctionnaires syndicaux. C'est ainsi qu'un lock-out a été proclamé dans la menuiserie bruxelloise parce que les chefs du mouvement syndicaliste, ont présenté un projet de contrat collectif.

C'est un projet, qui d'ailleurs n'avantage aucunement les travailleurs, mais auquel les « meneurs » attachent une grande importance. Le « secrétaire général des syndicats » argumente ainsi dans le *Peuple* sur la valeur des contrats collectifs :

« La bonne foi, l'intérêt bien compris des deux parties à observer les engagements pris, le jugement de l'opinion publique toujours défavorable à celui qui manque à la parole donnée et la *précision d'un texte réduisant au minimum les chances de contestation*, sont des sanctions très efficaces et l'expérience a démontré qu'elles furent presque toujours suffisantes pour assurer la loyale application du contrat collectif ».

C'est là un langage impudent. Les contrats collectifs établis par les patrons et les chefs syndicalistes ont en réalité, presque toujours soulevé, à l'usage, des protestations de la part des travailleurs.

La *Bataille Syndicaliste* citait encore récemment le cas des mineurs de Moravie qui, après une grève de quelques jours, au mois d'avril, se virent dotés par les chefs social-démocrates d'un contrat collectif.

Aujourd'hui les mineurs parlent de faire grève à cause que les patrons leur imposent des conditions qu'ils n'avaient pas prévues.

Mais les patrons associés menacent eux, de proclamer un lock-out général de toute l'industrie, si la grève a lieu, parce que, disent-ils, *les mineurs se sont engagés par contrat, à ne pas faire grève*. La thèse des patrons a d'ailleurs été reconnue fondée par les chefs social-démocrates. Et voilà les mineurs contraints de se soumettre à une situation tout à fait désavantageuse, à moins qu'ils ne courent les aléas d'un lock-out. Le contrat collectif est donc bien un leurre et un danger.

Appel aux Hommes Libres

Bien que les gens à l'engrais du Parti ouvrier, les entretenus du Syndicat, les souteneurs de la coopérative, les marchands du Temple de la Sociale, sinécuristes et cumulards, nous accusent couramment de toucher aux fonds secrets gouvernementaux, d'être soudoyés par les cléricaux, et tâchent, par là, d'ameuter contre nos militants les colères impulsives des malheureux ilotes — il est de fait que nous sommes aussi pauvres que le Job de la légende ; pauvres en gros sous mais immensément riches en enthousiasme, en idées et en révolte...

Peu nombreux, touchant de médiocres salaires, incertains du lendemain, nous émettons quand même la prétention considérable de faire œuvre de propagande anarchiste. C'est évidemment que nous croyons pouvoir compter sur le concours moral, sur l'appui matériel de tous ceux qui, nous voyant à la besogne, sympathiseront à notre action.

Ceux-là n'hésiteront pas à nous faire parvenir l'indispensable obole qui nous permettra de faire paraître le *Révolté* le plus souvent possible.

Aussi bien le *Révolté* n'est-il pas l'organe exclusif d'une personnalité, d'une chapelle, ou d'un groupe : il est, par définition organe de tous les hommes vraiment libres.

A ceux-ci de se révéler et de s'affirmer comme nous nous affirmons nous-mêmes.

LES CAMARADES DU « RÉVOLTÉ »

Trois numéros successifs du présent organe seront envoyés à d'anciennes adresses.

Au troisième, les camarades qui ne désireraient pas s'abonner, sont priés de retourner le journal.

L'Administration.

Imprimerie spéciale du *Révolté*
Gérant : LÉON DE ROOS, Rue Clémentine, 29, Laeken-Bruxelles